

# Sortir de (la) prison. Entre don, abandon et pardon (*La revue du MAUSS*, n° 40, 2012)

**Céline Chantepy**

DANS **LE SOCIOGRAPHE 2013/4 n° 44**, PAGES 128M À 139M  
ÉDITIONS **CHAMP SOCIAL**

ISSN 1297-6628

ISBN 9782918621171

Date de mise en ligne : 29/04/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-sociographe-2013-4-page-128m?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Champ social.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# NOTES DE LECTURE

Dans les plis singuliers du social > Entre déchirure et soulagement > Dictionnaire de l'organisation sani-



taire et médico-sociale > Je veux faire l'amour > Dialogue sur le handicap et l'altérité > La philosophie



face au handicap > Les inégalités ethno-raciales > La France des cités > D'un délit d'humanité excessive?



> Des frontières indépassables ? > Le processus de création dans le travail éducatif > Pratiques ordi-



naires en travail social et médico-social > La revue du MAUSS, n°40 (Prison) > Les politiques sociales,



n°1-2 (Récits de vie) > Sciences humaines, hors-série n°18 (E. Morin)



**Dans les plis singuliers du social**, par Bernard Lahire (La Découverte, 2013, 160 p.)

Bernard Lahire est professeur de sociologie à l'école normale supérieure de Lyon, il a publié une vingtaine d'ouvrages. Cet ouvrage est un recueil de quatre textes précédemment publiés dans des actes de conférences ou des ouvrages collectifs.

Ce livre apparaît comme un manifeste pour réintroduire la question des individus dans la méthodologie sociologique.

À l'heure où l'individu est vécu comme indépendant et autonome opposé à la société, Bernard Lahire dénonce cette opposition, il démontre qu'il existe une incarnation de la société au sein de chaque individu, et selon lui c'est à partir de l'assignation sociale à être soi, différent et singulier, qu'une société individualiste s'est instituée. Puis, il cherche à comprendre pourquoi la sociologie a pris ses distances vis-à-vis du sujet en tant qu'objet d'étude afin de vaincre cette résistance. Selon lui, elle remonte à Emile Durkheim qui, pour distinguer sa discipline naissante de la psychologie, ne s'est intéressé qu'aux faits extérieurs aux individus.

Pourtant, l'auteur montre que le processus de socialisation conduit tout individu à devenir un être social adapté, en conséquence de quoi, la sociologie doit intégrer l'individu comme objet d'étude propre à sa discipline.

Enfin, l'auteur conclut par un texte invitant la sociologie à collaborer avec d'autres disciplines telles que les neurosciences et la psychologie cognitive afin d'étudier comment le dispositionnalisme agit sur la plasticité cérébrale. Il prend soin, toutefois, de mettre en garde contre toutes confusions entre les méthodologies propres à chacune de ces disciplines.

Ce petit livre facile à lire, apparaît comme une introduction aux recherches de son auteur. Il affirme que le social n'est pas uniquement synonyme de collectif, mais au contraire l'individu ne peut s'affirmer en dehors d'expériences socialisatrices se lovant au cœur même de notre singularité. Bernard Lahire construit l'ensemble de son ouvrage comme une volonté de réifier l'idée du

social comme structure de l'individu en dénonçant les dérives actuelles qui font de l'individualisme un objet à la fois sociologique et politique. Cette idée n'est pourtant pas neuve, de Blaise Pascal qui dénonçait une société « d'ordre concupiscent » pour regretter des conduites sociales reposant uniquement sur des quêtes singulières en passant par feu Margaret Thatcher qui s'exclamaient devant les mineurs en grève « la société n'existe pas », l'individualisme sert souvent d'argument pour expliquer le social. Or, Bernard Lahire nous conviait qu'il s'agit exactement de l'inverse. Et, s'il fonde sa réflexion sur les travaux de Norbert Elias et de Pierre Bourdieu, il n'en cite pas d'autres, tels que Thorstein Veblen ou Jean Baudrillard qui tout comme lui ont construit leurs travaux à partir de l'assignation sociale à être soi. L'intérêt de l'ouvrage de Bernard Lahire repose sur l'exigence méthodologique comme une rigueur scientifique indispensable pour faire de l'individu un objet de recherche pour les sciences sociales. Dans ce contexte, il apparaît tout à fait intéressant pour des étudiants qui auraient à construire de tels objets d'études.

Simon Pitaut

---

**Entre déchirure et soulagement. Des parents face au placement de leur enfant dans une collectivité de l'Aide sociale à l'enfance**, par Jean-Louis Mahé (Champ Social, 2013, 298 p.)

Jean-Louis Mahé est psychologue clinicien à l'Aide sociale à l'enfance (ASE) du Val de Marne. Il a publié plusieurs ouvrages dont, en 2010, *Désenchantements (Paroles d'enfants placés en collectivités de l'ASE)* et, en 2012, *Polyphonies (Paroles de professionnels de collectivités de l'ASE)*.

Cette troisième et dernière partie du travail sur les représentations de l'acte de placement dans une collectivité de l'ASE recueille les témoignages de 21 personnes dont l'enfant est (ou a été) récemment placé (5 placements administratifs et 13 judiciaires) dans un établissement public départemental. L'auteur présente des représenta-

tions de père, de mère ou de référent parental confronté à la rupture, à l'éloignement et à la délégation. La durée du placement s'échelonne de 3 mois à 14 ans et les motifs de celui-ci sont divers (difficulté de comportement, carences éducatives, difficultés relationnelles, précarité sociale, violences physique ou psychologique). L'auteur s'interroge : « Qu'ont-ils gardé comme souvenirs du jour du placement de leur enfant ? Dans quelles conditions s'est-il fait et pourquoi ? Comment ont-ils été accueillis dans l'établissement ? Quelles relations ont-ils développé avec les professionnels qui entourent leur enfant ? En quoi cette expérience a fait évoluer ou non leur fonction parentale ? Cette expérience-là est-elle une épreuve ou une chance ? ».

Ce qui ressort de cet ouvrage sont les émotions liées au placement : tout d'abord du soulagement (l'enfant est en « sécurité »), suivie de la tristesse (associée au sentiment d'échec dans la fonction parentale), puis des peurs, des inquiétudes liées à l'inconnu (lieux, pratiques, professionnels), avant de se transformer en sentiment d'abandon, accompagnée de culpabilité voire d'injustice. Ces émotions évoluent avec le temps du placement et en fonction de la manière dont celui-ci évolue et peuvent devenir une souffrance lorsque la séparation devient durable et crée du manque (relationnel, affectif, physique) pour le parent. De là peuvent se créer des conflits avec les professionnels qui, eux, partagent le quotidien de l'enfant et qui lui permettent de se sentir bien ailleurs que chez lui. La fonction médiatrice des professionnels est alors fondamentale afin de créer une relation de confiance et permettre aux parents de leur déléguer la fonction parentale. Mais ces relations sont complexes car les parents expliquent se sentir jugés voire disent recevoir des leçons des professionnels, ce qui accentue le sentiment d'échec de leur parentalité.

Cet ouvrage donne envie de lire les témoignages des livres précédents de Jean Louis Mahé afin d'avoir le point de vue de chacune des parties et de souhaiter que ces trois mondes apprennent à mieux se connaître, à s'associer dans un projet commun et à ne plus se craindre.

Michèle Duchateau

**Dictionnaire de l'organisation sanitaire et médico-sociale**, par François Truffreau (dir.) (Presses de l'EHESP, 2013, 510 p.)

Approcher l'organisation des politiques publiques en matière d'action sanitaire et médico-sociale implique nécessairement la confrontation avec une multiplicité et une complexité de dispositifs qui, de surcroît, s'accroissent et se remplacent au fur et à mesure des évolutions sociétales. Cet univers composite s'orne d'une pléthore de sigles qui ne facilitent pas la vue d'ensemble ; et si certains sont passés dans le « langage courant » (CNAM, SAMU, OMS...) le lecteur ordinaire ou professionnel peut être moins à l'aise avec les PMSI-SSR (Programme de médicalisation des systèmes d'information, médecine chirurgie obstétrique-odontologie), l'ESCAPAD (Enquête sur la santé et les consommations lors de l'appel de préparation à la défense) ou plus simplement avec les « unités kangourou ». Tout ces sigles (plus de 500 : comment illustrer mieux cette complexité ?) sont d'ailleurs déclinés en fin de manuel.

Pour autant, cet ouvrage ne se limite pas – comme le titre pourrait le faire penser – au seul inventaire des sigles illustré de quelques explications. D'ailleurs, l'auteur précise dans l'avant propos le « défi » d'informer sur les politiques de santé, les institutions, les organismes, les instances, les professions, les systèmes d'information, les mécanismes de financement...

Plus qu'un dictionnaire, c'est bien d'un guide dont il s'agit tout au long de ces 510 pages. Et le nombre d'entrées (proche de 800) montre le souci de l'exhaustivité des auteurs mais également celui de la pédagogie pour ne pas s'en tenir à une radiographie actuelle mais aborder aussi le principe des évolutions. C'est pourquoi, par exemple, les DDASS et DRASS figurent encore dans ce dictionnaire ; mais aussi que, si certaines entrées se limitent à une définition très courte (2 lignes pour « taux de natalité »), d'autres peuvent approcher les deux pages (par exemple « soins psychiatriques sans consentement »). Ou encore qu'une page entière soit consacrée à la notion « d'usager ». On peut également signaler le

système de renvoi clair et précis sur d'autres entrées, mais aussi la référence, chaque fois que c'est nécessaire, au cadre législatif et réglementaire avec le code voire l'article du code auquel il convient de se reporter pour plus de précisions. Un mot enfin sur la collégialité du groupe d'auteurs puisque, au-delà de la direction d'ouvrage par François Truffeau (diplômé de l'ENSAE et directeur adjoint d'une agence régionale de santé), on trouve deux médecins (les Dr Paolo Bercelliet et Patrick Lamour), mais aussi un philosophe (Jacques Ricot) et un sociologue (François-Xavier Schweyer). Un livre clair et concis à considérer comme un « usuel » et à garder à proximité de son bureau.

Didier Lahaye

---

**Je veux faire l'amour**, par Marcel Nuss  
(Autrement, 2012, 152 p.)

A la fois journal intime et manifeste, cet ouvrage va contribuer de manière appréciable au débat « handicap et sexualité ». Partant du constat que dans les représentations sociétales, pour une majorité, « une personne handicapée n'est toujours pas une personne », Marcel Nuss en tire les conséquences : « Comment s'imaginer et accepter que cette personne soit sexuée ? Comment imaginer que l'on puisse désirer et jouir avec une telle personne ? » (p. 122). Ce constat s'applique également aux établissements du secteur médico-social « malade de son déni de l'affectivité et de la sexualité, quels que soient les résidents : enfants, personnes âgées... » (p. 41). Je voudrais souligner combien mon expérience de professionnel du secteur pendant 40 ans rejoint ici l'analyse de l'auteur. L'interdiction des relations sexuelles dans certains établissements psychiatriques entre patients étant par exemple étayée par l'interdit de l'inceste : « on ne couche pas sur le ventre de sa mère » disait un célèbre psychiatre psychanalyste lacanien des années 1970 !!! Que propose Marcel Nuss lorsque les limites de la personne ne lui permettent pas l'accomplissement de sa sexualité ? L'accompagnement sexuel. Non seulement pour les sujets handicapés

mais aussi « pour toute personne souffrant de misère affective et sexuelle, qu'elle ait un handicap ou non » (p. 50). Cet accompagnement sexuel ne doit pas être exercé par des travailleurs sociaux formés comme assistants sexuels, sur le modèle suisse par exemple, car la restriction des interventions (pas de baiser, pas de fellation, de cunnilingus ou de pénétration) ne correspond pas véritablement aux besoins de la personne. Même s'il faut introduire dans les formations au travail social un module consacré spécifiquement à l'intimité, à l'affectivité et à la sexualité des personnes accompagnées, cela ne suffira pas. Dans la pratique, il faut faire appel prioritairement à des travailleurs et à des travailleuses du sexe, car c'est leur métier, mais formés à la question du handicap pour pouvoir prendre en compte la spécificité des différences rencontrées. Et Marcel Nuss de souligner combien ce débat sur l'accompagnement sexuel retrouve celui sur la légalisation d'une certaine prostitution indépendante. Il a donc rejoint les rangs du STRASS (Syndicat du travail sexuel) en 2011.

*Le Monde* dans son numéro du 31/12/2012, proposait parmi les « 13 tournants mondiaux qui vont marquer 2013 » celui du « féminisme porno » avec la naissance d'un féminisme pro-sexe, défendant une prostitution libre et revendiquant une pleine liberté sexuelle, bouleversant les stéréotypes. Souhaitons, dans le prolongement de l'auteur, que connectées à ce mouvement, les personnes handicapées puissent faire entendre elles aussi leurs légitimes revendications à ce propos.

Charles Foxonet

---

**Dialogue sur le handicap et l'altérité, Ressemblances dans la différence**, par Pierre Ancet et Marcel Nuss, (Dunod, 2012, 242 p.)

« Tu ne peux pas comprendre, tu ne vis pas ce que je vis » aurait pu dire Marcel Nuss à Pierre Ancet, et le dialogue n'aurait pas pu prendre la forme de ce livre dans lequel, tout au contraire, Marcel Nuss va s'efforcer de narrer dans les détails les plus intimes ce qu'il vit au quotidien

en son for intérieur, au sein d'une enveloppe corporelle « défaillante ». Ouh ! Le mot est dur, vous préférez peut-être que je dise « une personne en situation de handicap » ? Je ne suis pas sûr que Marcel Nuss le trouve si dur que ça, ce mot, aurait-il préféré « limitée » ; « meurtrière » ? Je n'en suis pas certain finalement qu'il s'attarde sur ce sujet, le dialogue enclenché avec Pierre Ancet parle plutôt de puissance, de vitalité, de force, d'une existence au-delà des limites imposés par son corps, de dépassement de soi...

C'est un ouvrage extrêmement touchant et intelligent. Les questionnements de Pierre Ancet, et la façon qu'il a de rebondir sur les propos du cofondateur du Collectif Handicaps et Sexualités sont sensibles et conduisent Marcel Nuss à se dévoiler intégralement. Pierre Ancet est maître de conférences en philosophie à l'Université de Bourgogne, chercheur au centre Georges Chevrier, et directeur de l'Université pour tous de Bourgogne. Il entraîne son interlocuteur, écrivain, conférencier et consultant émérite, vers des échanges sans tabous, francs et lucides, amicaux et délicats certes, mais qui nous conduisent surtout à voir comment, dans la différence, nos ressemblances sont indéniables.

J'ai été happé d'entrée de jeu par ce dialogue qui rappelle les longues discussions qu'on peut avoir entre amis les soirs de douceur et de convivialité, notamment par l'approche faite par Marcel Nuss sur l'image et l'estime de soi. Pour illustration, il souligne la différence à faire entre plaire et séduire : « On séduit avec son humanité et on plaît avec son altérité. Séduire est une question de présence, plaire est une question de prestance. Séduire passe par le regard et la parole, tandis que plaire passe par l'apparence et le mouvement. Or il n'est pas nécessaire de plaire pour séduire, ni de séduire pour plaire. En conclusion, on peut avoir un handicap très stigmatisant et avoir beaucoup de séduction, comme on peut être beau et valide et ne pas en avoir du tout. Ça fait un équilibre... »

*No more comment.*

Arnaud Papin

## La philosophie face au handicap, par Bertrand Quentin (Erès, 2013, 173 p.)

Maître de conférence en philosophie, l'auteur enseigne l'éthique médicale, sociale hospitalière à l'école d'éthique de la Salpêtrière. Une partie de son travail l'a conduit à une réflexion autour du handicap et du vieillissement.

En relisant les grands auteurs de la philosophie, de Platon à Canthilem, en passant par Sénèque et même les écrits obscurantistes d'un Gobineau ou d'un Morel, Bertrand Quentin nous explique que l'idée philosophique du handicap est indissociable de l'organisation sociale et culturelle dans laquelle vivait son auteur. Par exemple Platon se demandait si « la vie vaut-elle d'être vécue avec un corps en ruine et en loque ? » (p. 18), il répondait rapidement en comparant le corps à « une prison de l'âme » (p. 18), au cœur de l'âge d'or de la Grèce antique la situation de handicap n'est pas envisagée. Les philosophes vivent avec leur temps.

Puis dans une seconde partie, Bertrand Quentin sous prétexte d'une philosophie pratique, introduit les concepts d'empathie égocentrée pour expliquer les dangers de vouloir se mettre à la place de personnes en situation de handicap, d'analogie abusive qui conduit à adopter une position les infantilisant et enfin celui de compensation inopportune qui conduirait à les surprotéger. L'auteur conclut son livre sous la forme d'un manifeste pour une société ouverte aux différences, où chacun puisse s'épanouir.

Le handicap est rarement un sujet pour les sciences humaines, et en dehors de *L'histoire de la folie à l'âge classique* de Michel Foucault, rares sont les auteurs à s'être penchés sur ces questions. Pourtant Bertrand Quentin nous rappelle que l'étrangeté de l'autre nous renvoie à notre propre étrangeté, le handicap a, à ce titre, bien des choses à nous révéler. Ce livre offre un cadre intellectuel pour quiconque chercherait à penser le handicap. À cet égard il peut être un guide pour celui impliqué dans la mise en œuvre de politiques publiques du handicap, élus, éducateurs, personnes en situation de handicap pour que nous construisions ensemble.

Simon Pitaud

**Les inégalités ethno-raciales**, par Safi Mirna (La découverte, 2013, 125 p.)

Mirna Safi, sociologue à Sciences Po Paris, nous livre ici une introduction assez complète aux inégalités ethno-raciales. Thématique qui suscite l'intérêt chez les acteurs publics et scientifiques et qui a été longtemps absente de la sociologie française contrairement à la tradition étasunienne qui l'aborde depuis l'École de Chicago. L'auteur fait le choix de se référer à cette tradition non sans revenir sur les productions françaises et européennes. Elle s'appuie, en six chapitres, sur de nombreuses études dans une approche analytique et conceptuelle.

Dans un premier temps, l'auteur expose les raisons qui fondent son choix du binôme ethno-racial. Le premier ancré dans une définition culturelle et le second biologique. Les deux termes demeurent des construits sociaux reposant sur la catégorisation des groupes de l'extérieur tout en leurs assignant des places de « dominés », que ceux-ci s'attribuent comme identité, à partir notamment de caractéristiques phénotypiques. Le choix de l'auteur met en évidence la prégnance des rapports de domination et des logiques de construction identitaire des groupes racisés. Mirna Safi s'attelle, par la suite, à présenter les méthodologies de recueil de données sur la thématique ethno-raciale et la mesure des inégalités qui en découlent, tout en mettant en évidence les enjeux politiques et scientifiques qu'elles sous-tendent. L'auteur se penche ici sur la question des statistiques ethniques, sujet sensible en France et considère que cette méthode de recensement des populations peut œuvrer dans le sens de plus d'égalité entre tous.

Les quatre derniers chapitres reviennent sur les résultats des recherches empiriques aux approches qualitatives, quantitatives ou expérimentales dans des registres différents : le marché du travail, l'espace d'habitat, l'école et la sphère civique. S'agissant du travail, l'accès à l'emploi, les trajectoires professionnelles et les conditions de travail sont priorisées dans les analyses de l'auteur. Des similitudes existent entre les États-Unis et la France et qui montrent que la ségrégation ethno-

raciale est bien ancrée dans les pratiques de ces deux pays. Pour les premiers, l'auteur nous dit : « les travailleurs issus des minorités sont ainsi exposés à des périodes de chômage plus longues et plus fréquentes qui réduisent de fait leur expérience professionnelle, ce qui à son tour entrave la progression de leurs salaires » (p. 42). Pour la France, elle précise qu'« à niveau d'éducation égal, les immigrés ont de plus fortes chances d'être au chômage et de plus faibles chances de connaître une mobilité professionnelle ou une promotion salariale » (p. 42).

Les parties suivantes traitent de la ségrégation dans les espaces d'habitat, à l'école et dans l'accès aux droits civiques. Les uns relèvent de la discrimination illégale et l'autre de la légale. L'assignation spatiale ne peut qu'avoir des conséquences sur les trajectoires des individus et accentuent les inégalités ethno-raciales. Le « testing » est utile à cet égard et permet de vérifier empiriquement l'existence de la « discrimination par l'adresse » comme obstacle d'accès à l'emploi. Au-delà des hypothèses qui expliquent les phénomènes de ségrégation à l'école, l'auteur pense que cette institution : « fonctionnerait ainsi comme une institution de pérennisation des inégalités dont le contexte socioéconomique familial est la source ; elle prépare les enfants issus des minorités à occuper leur position inférieure dans la stratification sociale » (p. 75). Enfin, l'auteur revient sur les inégalités ethno-raciales dans la sphère publique. Pour elle, le droit, la justice, la médecine et l'hôpital sont autant que l'école des institutions au sein desquelles des mécanismes de catégorisations, de hiérarchisations et discriminations ont bien cours même dans les sociétés démocratiques.

Ahmed Lemligui

---

**La France des cités. Le chantier de la rénovation urbaine**, par Jacques Donzelot (Fayard, 2013 194 p.)

Les banlieues françaises sont un sujet épineux dans le débat français, ces grands ensembles construits après-guerre afin de reloger, les

citoyens dans des conditions d'hygiène plus qu'acceptable. Cela participait aussi pour l'Etat de démontrer sa puissance tout en affirmant sa capacité à faire du social. Force est de constater que depuis environ une trentaine d'années, c'est plutôt un constat d'échec qui est constaté. Les populations qui y vivent aujourd'hui sont essentiellement immigrées, en situation de grande précarité économique et sociale.

Dans la première partie, Jacques Donzelot, à travers la visite de plusieurs banlieues, fait apparaître comment la politique de la ville tente de résoudre, de répondre aux questions que tout le monde se pose. Il confirme que la rénovation urbaine est une démarche complexe et que les enjeux sont différents suivant si l'on est habitant, chef de projet, homme politique. Les discours entendus par l'auteur sont parfois divergents car les attentes ne sont pas identiques. La notion de diagnostic partagé que les travailleurs sociaux tentent de mettre en œuvre ne va pas de soit. Comment en effet répondre aux besoins de tous les protagonistes ? Entre les démolitions de barre, la construction d'établissements scolaires afin de promouvoir une certaine mixité sociale et le développement des transports urbains, les attentes sont différentes. Il s'agit aussi de promouvoir ces grands ensembles par le développement de l'accès à la propriété, voire par des logements plus attractifs sur le plan architectural. L'un des axes à mettre en œuvre est le « *community organizing* », autrement dit développer le pouvoir d'agir des citoyens. Des éducateurs spécialisés à travers cette démarche valorisent l'individu dans le collectif qui est opposé à la soumission. Une grande importance est donnée aux récits de vie.

Dans un second temps, il nous est proposé une analyse critique de cette rénovation urbaine. Les habitants sont attachés à leur quartier, malgré la stigmatisation dont ils sont l'objet. Sans refaire l'histoire, l'auteur nous explique pourquoi les grands ensembles sont séparés de la ville. A cela plusieurs raisons, dont on peut dégager deux axes, la désertification des campagnes, et l'entassement des personnes dans des conditions peu propices au bon développement de la morale.

Ainsi la formulation : « les femmes au trottoir, les enfants à la rue, les hommes au bistrot », le grand ensemble apporte une grande partie de la réponse. Jacques Donzelot, évoque alors la question des flux qui permettent de soustraire les habitants aux nuisances sonores et sociales et qui déterminent la qualité des lieux ; ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

S'agit-il alors de favoriser la mobilité ou de dynamiser les territoires ? Dans l'histoire courte de la politique de la ville ceux courants s'opposent et se complètent dans le même temps. La gauche est, elle favorable au développement du territoire en lançant le programme développement Social des quartiers. Ce dernier favorise le soutien aux associations, le développement de l'emploi, il faut valoriser les potentiels des habitants et compenser les situations de pauvreté. La droite, prend l'option du marché pour répondre à la pauvreté, par le déploiement des zones franches, et des avantages pour les employeurs. Par ailleurs, le programme ambition réussite permet aux individus méritants de pouvoir choisir l'établissement scolaire de leurs choix. Il n'y a pas opposition entre les deux, mais passage de l'un à l'autre selon les changements de gouvernements. En conclusion, la notion d'empowerment est mise en avant tant par les professionnels, que les hommes politiques. Pour que le « pouvoir d'agir » des citoyens soit réel, ces derniers ne doivent pas être placés sous la dépendance de la puissance publique parce que les financements dépendent de cette dernière.

Yassine Dib

---

### **D'un délit d'humanité excessive ? ou De l'éthique ou de la justice, par Gérard Lecha (Editions Opera, 2013, 164 p.)**

Gérard Lécha est un ancien enseignant de l'Institut du travail social et du SUFCO de Tours. Sociologue et psychosociologue, il se reconnaît volontiers ici, écrivain, poète et pamphlétaire. Il publie dans ce court ouvrage les différents épisodes de son combat de formateur autour de la démarche de dénonciation de sévices sadiques

par une de ses stagiaires, élève monitrice-éducatrice, en un lieu « accueillant » des hommes et des femmes polyhandicapés lourds.

Cette étudiante lui fait le récit des barbaries et de la lâcheté de ce lieu du travail social, mettant tout en oeuvre pour faire connaître ces réalités ; ce que l'institution, les collègues, les syndicats ne lui ont pas pardonné. Ce récit sera le fil rouge, dans cet ouvrage hétérogène et assez décousu, d'une série d'articles, de témoignages et commentaires compilés sur une quinzaine d'années, décrivant les mesquineries et bassesses en tous genres qui émaillent le quotidien du travail social.

La démarche est dérangeante au départ, dans son intention « de nous en apprendre de belles » sur les mœurs du secteur », le propos pessimiste et rude dans ses « mugissements éthiques » (p. 153), mais ô combien salutaire tant il invite les travailleurs sociaux « à agir en citoyens à part entière »... même si nous n'avons aucun modèle éthique collectif à leur proposer sur le terrain...

Il y reçoit quelques auteurs, que je citerais volontiers ici, lorsqu'il nous invite à « travailler sur l'humain en profondeur et sans plus attendre, pour tenter de restaurer la situation » (p. 151) : Albert Jacquard et son « humain amélioré par une universelle humanité à venir » auquel on veut bien encore croire, tout à notre recherche de nouveaux équilibres entre le politique et le technique du secteur, d'une éthique nécessaire à l'économie sociale, et plus particulièrement au travail social. Notons aussi sa référence au livre de Marie-France Hirigoyen : *Malaise dans le travail, harcèlement moral*, concernant la forme de harcèlement qui prédomine dans le secteur tertiaire, le secteur médico-social et de l'enseignement, c'est-à-dire dans les secteurs où les tâches ne sont pas définies, et où, par conséquent, « on peut toujours reprocher quelque chose à l'autre... » (p. 96). Un livre qui, quant à lui, n'esquive pas la complexité des situations et nous invite à repérer les premiers signes d'un abus de faiblesse.

Un pli amer à la bouche et à l'histoire, fait dire à Gérard Lécha : « (...) C'est que dans le médico-social, on se pique sans vergogne d'avoir fait un chouïa de psychologie et de psychanalyse, ce qui fait qu'on n'est pas à une lacanerie près dans le

rapport à l'autre (...). Que d'exactions et d'abus de pouvoir commis à l'aune de ce savoir/pouvoir (...) » (p. 113).

Un petit ouvrage salutaire au final, qui secoue et nous invite à redonner du sens et du relief à l'éthique et à la responsabilité individuelle, à en assaisonner notre pratique pour mieux fuir la position de « major des immoralistes de la maison » (p. 151).

Véronique Sédéfian

---

**Des frontières indépassables ? Des frontières d'État aux frontières urbaines**, par Frédéric Douzet et Béatrice Giblin (dir.) (Armand Colin, 2013, 318 p.)

La thématique des frontières, longtemps confinées dans les espaces scientifiques du droit et de la science politique, de la géographie et de l'histoire, est désormais un paradigme ouvert à la sociologie et à l'anthropologie sociale.

L'hypothèse de cet ouvrage collectif de géopolitique des frontières tend à rappeler le contexte de cette entrée scientifique. Sans surprises, les argumentaires se fondent sur les mutations des espaces contemporains de la mondialisation. Le blocage et le recul des États westphaliens par l'accélération technique et politique des flux d'argent, de droit, de populations et de violence ont détourné les puissances instituées de leurs assises territoriales. La contingence spatiale, autrefois élément tangible et objectif des rapports de force entre les nations, est devenue la variable d'ajustement de la violence et de la plus-value ; le mouvement des populations prenant la forme du mondial globalisé, par des instances simultanément dans et hors de portée des États, les organismes mondiaux et les villes-centres. Cette déformation structurelle des pouvoirs institués permettrait de comprendre le déplacement des frontières physiques des États en des frontières citadines des nouveaux centres continentaux de la mondialisation, ou encore, beaucoup plus virtuel, en des frontières renouvelées et redéployées des espaces publics et privées des réseaux mondiaux.

L'ouvrage offre une géopolitique vaste, proposant des investigations par continent selon des thématiques propres à ce champ scientifique : conflits ou alliances stratégiques (frontières israélo-palestiniennes, mexico-américaines, sino-indiennes, etc.), résistance ou impuissance des États confrontés aux mouvements migratoires (redéfinition par l'Union européenne des espaces limites et d'accueil, frontières naturelles au Moyen-Orient, accueil ou rejet des populations nomades, etc.), reconfiguration de l'espace urbain et problématisation ciblée de certains types de population (jeunesses, gangs, ghettoïsation, gentrification, etc.) L'ensemble du propos, loin de se limiter à des cas fragmentés, regroupe les nouvelles réalités de la mondialisation. Les territoires ne disparaissent pas, au contraire, ils se démultiplient et se transforment. La reconfiguration stratégique des conflits, de plus en plus parcellaires et asymétriques redéploient les rapports de force. La disparition des grands conflits ouvre le monde, et le referme en quelques endroits par les nouveaux espaces nodaux de contraction. L'ouverture du monde modifie l'espace politique, la puissance territoriale des États dans l'économie mondiale s'érode, et laisse les régions et les villes comme les opérateurs des flux. De ce point de vue, l'ouvrage ne met certainement pas à jour les mutations opérées entre l'État militaire puissance et l'État financier affaibli.

Pour décrire les nouvelles frontières sociales, les thématiques classiques de la sociologie urbaine sont ici réappropriées sans grand apport. On attendait les auteurs sur d'autres terrains. La déterritorialisation du rapport social, notamment par les nouveaux médiums des réseaux sociaux, met à jour un nouvel ordre dans les rapports humains et les rapports de production ; ce n'est donc pas le champ de l'identité et de ses frontières qui sont exclusivement en jeu, que la contextualisation de nouvelles altérités. Cela concerne aussi bien les sédentaires du nord du monde qui connaissent les troubles des espaces publics et privés des réseaux sociaux (déploiement spatial, mental et social des lieux d'« extimité »), que les migrants se déplaçant ici restent dans leur monde

par l'usage de ces mêmes médiums. De ce point de vue, le monde virtuel recompose les liens et pose de nouvelles frontières que nous aurions aimées découvrir plus précisément.

Dominique Sistach

---

**Le processus de création dans le travail éducatif**, par Jacques Mapeau (Eres, 2013, 212 p.)

Dans cet ouvrage, l'auteur aborde le travail éducatif comme un processus de création, plus précisément le travail éducatif est une mise au travail de la création des conditions de transformation de l'existant pour le sujet. L'auteur affirme ainsi que la création est au cœur du processus éducatif, est une condition de l'advenir du sujet humain, à la fois dans sa dimension individualisée et sociale. Aussi le processus éducatif est-il en œuvre au niveau du sujet, mais dépend également du contexte, du dispositif et des différents acteurs éducatifs (familles, institutions, équipe, etc...). La dynamique de création se joue donc au cœur des interactions entre les différents partenaires en lien avec leur environnement, et nécessite de part et d'autre un travail d'élaboration. D'abord s'autoriser de se situer, de se fonder comme auteur, autant pour la personne que pour les collectifs institués ; accepter la dé-maitrise de la part des professionnels et des institutions pour permettre l'ouverture à la créativité et la création. L'autre doit rester une énigme et donc accepter pour le professionnel un non savoir. Face à l'opacité de l'humain, on peut alors déployer un questionnement multiple, montrer la complexité des jeux relationnels et autoriser la diversité identitaire, autrement dit autoriser l'incertitude du processus d'élaboration et instaurer autrui dans une place d'auteur.

Ce travail d'élaboration permet d'échapper aux attentes normatives du groupe ou de la société, de refuser la mise en conformité, la reproduction de modèle standard qui ne permettent pas au sujet de s'engager dans une co-construction par une confrontation avec son environnement. Dans le contexte actuel des procédures et des référentiels,

l'auteur nous engage finalement à questionner de façon heuristique le travail éducatif en mobilisant différents concepts et en interrogeant leurs sens et leurs relations (transmission et création, subjectivité et objectivité, altérité et altération, émotionnel et rationnel...). En abordant les figures du changement, l'auteur questionne le processus de création dans ses fonctions institutives face à la continuation de l'institué et ses dérives multiples. Les fonctions de l'imaginaire et de l'expression, la créativité et la création sont explorées pour en montrer leur rôle dans la déconstruction voir la subversion de l'institué : pouvoir assumer la part de contestation permettant la régénération des normes et règles, mais produisant aussi un espace d'incertitude, un désordre provisoire, toujours dangereux car il peut susciter une angoisse de chaos ou de répression...

En fait, cet ouvrage nous rappelle que la création est bien une dynamique de l'instituant en tension avec l'institué et qui exige un continuuel travail de déconstruction et reconstruction grâce à la construction d'un espace de réflexion critique... Et la place de la créativité dans le travail éducatif, au delà des activités d'expression écrite, orale, corporelle, rythmique, plastique, musicale, etc., est l'autorisation d'une posture de sujet-auteur, un accès à l'affirmation de soi ; c'est à dire une praxis qui engage à une prise de risque, à assumer l'insécurité, le doute, la perte et le manque, à accepter sa propre vulnérabilité. Il s'agit d'intégrer l'altérité (la sienne et celle de l'autre, cette irréductibilité de l'autre) qui se joue dans la rencontre et conduit à une altération de soi..., à une altération créative.

Pascale Faure

Un membre de la rédaction publiée

**Pratiques ordinaires en travail social et médico-social. Le quotidien en on et en off**, par Philippe Crognier (L'Harmattan, 2013, 206 p.)

L'association *La Sauvegarde du Nord* a souhaité par cet ouvrage mettre en lumière le travail de réflexion et de recherche que les professionnels

du secteur social et médico-social font au quotidien. Confrontés à certains paradoxes entre grandes orientations et principe de réalité, ceux-ci sont souvent dans l'obligation de « bricoler » des réponses les plus adaptées possibles.

Des professionnels du quotidien, membres de l'équipe de recherche de *La Sauvegarde du Nord*, nous livrent donc leurs réflexions dans le domaine de la protection de l'enfance, de l'addiction, ou dans les pratiques de supervision :

- « Devenir famille d'accueil spécialisée, aimer ne suffit pas », montre combien il est nécessaire d'accompagner les assistantes familiales pour allier l'aspect professionnel et son environnement personnel.

- « Accompagner les gens du voyage et les roms migrant. Un travail social au-delà de l'officiel, du visible et de l'explicite ». Dans cette partie, les auteurs ont cherché à faire comprendre toute la subtilité nécessaire pour accompagner une population qui a une culture propre et des croyances très ancrées. Le statut visible de l'éducateur ne suffit pas, il est nécessaire de connaître et surtout de comprendre tout ce qui est invisible pour entamer un accompagnement.

- « L'internat et l'internet », montre clairement comment les différentes révolutions technologiques ont fait évoluer les institutions telles que les internats, qui ne peuvent plus être des lieux clos protégés de tout ce qui se passe à l'extérieur.

- « L'homme au bras d'or, ou de l'idéal d'abstinence en toxicomanie à un seuil d'accueil adapté », relate la difficulté quotidienne des travailleurs sociaux d'allier une vision de la société qui prône l'abstinence avec un principe de réalité qui est la gestion des risques.

Cet ouvrage permet au lecteur de se rendre compte de la diversité des interventions des travailleurs sociaux et de la nécessité de connaître précisément celui-ci pour en décrypter toutes les subtilités. Je considère cet ouvrage, comme nécessaire voir indispensable pour les futurs travailleurs sociaux. Il est pertinent dans le descriptif des situations, mais surtout, il favorise la réflexion en montrant que le quotidien professionnel est en perpétuel mouvement.

Yann Cardin

**Sortir de (la) prison. Entre don, abandon et pardon** (*La revue du MAUSS*, n°40, 2012)

Ce numéro 40 de *La revue du MAUSS* est un florilège de textes de professionnels et d'experts issus du monde associatif, universitaire ou militant, réunis lors d'un colloque organisé à Caen en février 2012. Il traite de la question carcérale dans son horreur et ses paradoxes qu'elle entretient jusqu'à la sortie.

Les prisons françaises sont dans un état moral et physique dramatique. Même les plus récentes et les plus modernes *a priori* semblent toutes aussi inhumaines que les plus anciennes. Comment dans ces conditions permettre aux personnes condamnées de réparer leur délit, d'entamer un travail et une réflexion sur soi et sur autrui, quand elles vivent dans un univers hostile, où la haine, la peur et la violence sont inscrites dans la vie quotidienne carcérale. Comment aménager la sortie, accompagner au mieux le détenu pour qu'il ne récidive pas, trouve la mobilisation et la motivation à se projeter de nouveau dans un avenir ?

Mais, au-delà même de la question des modalités souhaitables de la sortie de prison, il convient de se demander comment serait-il possible de sortir du régime actuel de l'institution Prison, et de son monopole du châtement légitime ? « Le nombre de personnes emprisonnées est en train d'atteindre des records historiques. Or jamais, nulle part, l'augmentation du nombre de personnes incarcérées n'a fait diminuer la criminalité ni la délinquance. Il y aurait même de sérieuses raisons pour penser l'inverse. » (Alain Cugno, p. 26)

Il n'y a sans doute pas de débat de société plus explosif et plus urgent que celui-ci aujourd'hui. D'ailleurs, les mesures annoncées par la garde des Sceaux Christiane Taubira qui visent à désengorger les prisons en sortant du tout-carcéral (qui induit toujours plus de récidives) déchainent les passions et font l'objet d'un virulent tir de barrage à droite. La construction de nouvelles prisons peut se donner l'objectif, certes louable, de mettre fin à la surpopulation carcérale, mais elle ne fait

en réalité qu'entériner cette fausse évidence que la prison est un moyen de lutte efficace pour assurer la sécurité et la sérénité d'une nation.

Au fond, personne n'ignore vraiment le problème des prisons et le scandale qu'elles représentent. Si certains préfèrent en somme que la question ne soit pas posée, c'est à la fois parce que personne ne croit que la prison puisse parvenir à (re)socialiser là où la famille et l'école ont échoué, et peut-être aussi en raison de la prégnance d'une conception dominante du pardon qui empêche de bien poser la question. Comme dans les logiques de don et de contre-don, la faute comme la dette ne s'abolit jamais, mais circule et se transforme.

Pour que celui qui sort de prison puisse en effet repartir d'un pas nouveau, il faut quelque chose en plus de l'accomplissement de la peine, une forme de pardon. Une des raisons, pour lesquelles le débat sur la prison ne parvient pas à naître, c'est que la conception dominante du pardon, exposée par Vladimir Jankélévitch ou Jacques Derrida est tellement exigeante, dans son refus du repentir des coupables, que personne ne pense pouvoir l'accorder. La prison fonctionne dès lors, logiquement, comme ce lieu où l'on ne pardonne pas. Ni rien ni personne.

Céline Chantepy-Touil

---

**Récits de vie. Construction de sens et de liens** (*Les politiques sociales*, n°1 et 2, 2013)

En parcourant ces pages, nous découvrons au travers d'exemples variés, le récit de vie comme outil de recherche et comme dispositif de construction de soi. Il est intéressant de voir que pour ces deux aspects, il trouve sa pertinence dans une situation d'actualité – la perte des repères collectifs – qui demande aux individus de se construire de plus en plus eux-mêmes sans pour autant en donner réellement les ressources. L'éclatement des références collectives, le manque d'espaces de réflexion, les faibles supports économiques et sociaux sont autant d'éléments rendant la construction identitaire difficile. Le récit de vie permet alors un espace protégé de création où la

personne va pouvoir revenir sur sa vie et penser son futur par le biais de la réflexivité. C'est le sujet qui s'exerce pour se construire, un peu en retrait des tumultes de la vie. Mais encore, ce discours réflexif, cet effort discursif sur soi sont adressés et partagés aux autres présents dans le dispositif offrant ainsi une dimension de reconnaissance de soi, dimension si importante pour la construction identitaire. Du point de vue de la recherche, le récit de vie se présente comme un outil adapté permettant d'étudier en profondeur les histoires de vie des personnes.

Ce numéro n'est pas un guide méthodologique du récit de vie. Somme toute, les détails précis de la marche à suivre sont peu présents dans ses lignes. Néanmoins, il constitue une introduction très intéressante, en pratique et en théorie, à cet outil ainsi qu'à la compréhension de la société comme espace laissant de plus en plus de place à l'auto-détermination et donc à la question du sujet. Les auteurs font état de diverses sources théoriques (Bauman, Legrand, Ricoeur, Castel...) ainsi que de divers dispositifs et contextes d'application (collectif/individuel, consultation, addictologie, santé mentale...) nous permettant d'avoir plusieurs angles d'attaque du récit de vie et de choisir dans quelles voies nous creuserons plus en profondeur la découverte de cet outil. C'est une porte d'entrée sur le récit de vie, une invitation à en savoir plus.

Sébastien Joffres

---

### Edgar Morin, *l'aventure d'une pensée* (*Sciences humaines*, hors série n°18, 2013)

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Edgar Morin sans jamais oser le demander pour seulement 8€50 dans ce hors série consacré à un véritable monument vivant ! Une aventure et une pensée à lui tout seul, inclassable, incontournable, inimitable, il est indispensable à la compréhension du monde car il a un talent et une volonté

encyclopédique, articulant entre eux des savoirs pluridisciplinaires. Il fait partie de ces intellectuels français très connus qu'on n'a pas toujours lu dans le texte mais auquel on fait souvent référence surtout quand on parle de complexité. Deux de ses derniers livres ont été particulièrement remarqués du grand public car ils donnent une visée politique et proposent une alternative à notre civilisation : *La voie* et *Le chemin de l'espérance* (écrit avec Stéphane Hessel et vendu à moins de 5€).

*Sciences humaines* nous offre en une centaine de pages la synthèse d'une œuvre et d'une vie immenses. 6 chapitres décrivent le parcours de l'homme, ses recherches, ses réflexions et ses combats. Les titres des articles sont évocateurs : « Une pensée hors norme », « La complexité à l'œuvre », « De la nature comme système », « La vie entre ordre et chaos », « L'avènement de la culture de masse », « La sociologie du présent : l'objectivité désacralisée », « Changer la vie », « La cause palestinienne et la question juive », « L'éternel sceptique »...

Les étudiants apprécieront la composition d'un numéro didactique : une alternance d'articles et de commentaires d'auteurs divers sur l'œuvre, la pensée et le parcours et des textes choisis d'Edgar Morin ; la place de l'image avec de très belles photos ; une chronologie en 4 pages ; un « abécédaire de la complexité » et la définition de concepts, enfin une bibliographie avec un bref résumé de chaque livre.

Nous sommes tous invités à nous inspirer de la réflexion d'un chercheur doublé d'un sage révolutionnaire qui n'hésite pas à nous convier sur le chemin d'une métamorphose radicale. Edgar Morin insiste, par exemple, sur « l'exercice d'une pensée vigilante » (p. 39) et nous met en garde car « un manque de lucidité peut conduire à se tromper totalement et à croire que l'on agit pour le bien de tous et de l'humanité, alors que l'on fait le contraire » (p. 39).

Brigitte Portal

#### **Vous souhaitez participer aux recensions du Sociographe ?**

Contactez-nous pour recevoir chaque mois le listing des titres disponibles à recenser

**D'autres recensions à lire sur notre site Internet, rubrique « Notes de lectures »**